

Trois histoires

Autor(en): **Cuenet, Madeleine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **73 (1964)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684124>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Trois histoires

Madeleine Cuendet

Leur problème est à l'ordre du jour dans les milieux intéressés. Les problèmes que posent et leur logement et les soins à leur donner et leur solitude aussi... Le problème, les problèmes des personnes âgées... Mais ces vieillards que nous voulons entourer, qu'avec raison nous comblons de fleurs, de coussins brodés ou non, de médicaments, de promenades en automobile, de grands discours et de petits bonbons... ces vieillards les comprenons-nous toujours? C'est la question que posent sous forme de trois histoires les récits suivants. Trois histoires « vraies », vécues, ressenties...

La rédaction

Les ânes rouges

Le vieux professeur parlait.

Comme dans tout auditoire universitaire qui se respecte, l'air conditionné ne fonctionnait pas. Au plafond un insecte, fier de son inimitable arrière-train, signalait ses déplacements avec une discrétion d'hélicoptère énervé. Un étudiant à nez pointu, deux grosses bagues

aux doigts, le front plissé d'application, faisait luire un canif nacré en gravant sur sa table les deux dernières lettres d'un mot généralement attribué à Cambronne.

Le regard du Vieux, ferme au sein des saccades de sa voix, filait cap sur l'est, au-delà des murs de cet auditoire de malheur, retrouver le vent d'automne. Forts du génie de leurs 24 ans, les étudiants, têtus comme des ânes rouges, avaient décidé, voici déjà 2 ans, que le Vieux était sénile: ne répétait-il pas régulièrement la fin de ses phrases? Ergo son enseignement ne valait plus quatre sous.

Aussi Durand caressait-il sa barbe embryonnaire depuis une demi-heure avec pénétration, se demandant s'il faudrait la cultiver ou la supprimer pour épater



Gisèle. Son voisin pétrissait sans répit une cigarette inutile avec une conscience de boulanger, alors que Maurice, qui avait totalement perdu le fil de l'exposé, ne savait plus que dire à son copain, auprès duquel il avait choisi de suivre tous les cours depuis 3 ans. Dans son désarroi il se grattait la tête. Une jeune fille faisait craquer des cacahuètes sous son banc avec une dextérité de pickpocket, en donnant une sur deux à son ami qui la payait de sourires gourmands entre deux mastications. Au premier rang le Bon Elève rajustait son impeccable cravate marine et se quadrillait le front de zèle intellectuel ostensible entre deux sauts chez le coiffeur. Un gloussement de rire vite maîtrisé jaillit de 3 têtes penchées sur un exemplaire unique de l'« Œuf et moi ». Et la partie de bataille navale du quatrième banc se poursuivait avec feu, sur les papiers carrelés, malgré la chaleur torride de la salle, car les adversaires étaient perdus en pensées dans l'Océan Indien.

Le Vieux parlait toujours, de sa voix affaiblie par l'âge et la maladie, s'exprimant dans une langue parfaite. Son cours, simple en apparence, était tissé de cette simplicité supérieure qui force l'auditeur attentif à réfléchir et travailler par lui-même pour sa plus grande joie. C'était un très pénétrant formateur du jugement, la qualité précieuse entre toutes au sein de la profession qu'il préparait chez ses élèves.

Dix heures sonnèrent. L'hélicoptère se laissa tomber du plafond dans un ultime effort pour attirer l'attention sur lui. Le Vieux tourna brusquement sur ses talons et s'engouffra dans la porte d'en bas. Je restai

pétrifiée à ma place au dernier banc, laissant sortir les ânes rouges au petit trot. Du couple cacahuètes il ne restait plus qu'un mètre carré d'épluchures. Nez pointu avait eu le temps d'achever le mot de Cambronne et d'y ajouter un point. Un point c'est tout. En passant le Bon Elève me jeta un regard réprobateur car il savait que je me glissais dans le cours du Vieux un an à l'avance sur mon programme officiel, j'eus peine à réfréner un sourire devant son zèle policier et sa brillante.

A quelques jours de là je croisai le Vieux en ville et pus voir l'espace de deux secondes ses yeux de tout près. J'ai rarement vu des yeux aussi intelligents. Son regard était lourd de tristesse. Dieu merci, il ne m'avait pas reconnue car je croulais de honte d'avoir brouté parmi les ânes rouges. Je m'enfuis et vint m'appuyer sous un porche de maison. A vingt mètres de là trois paveurs au rythme imperturbable damaient leurs mosaïques: mi-sol-si, mi-sol-si. Et le si martelait ma tête comme un lancinant point d'interrogation. Tout à coup le marteau du troisième paveur frappa la pierre un peu différemment et l'on entendit: mi-sol-do, mi-sol-do. Est-ce ce soulagement mélodique qui m'ouvrit enfin l'entendement? Je compris dès cette seconde que le Vieux jetait ses perles devant les... ânes rouges, sachant qu'un jour peut-être, vingt ans après sa mort, les ânes quelque peu évolués découvrirait qu'ils possédaient malgré eux quelques perles... sans savoir d'où venait l'héritage. Alors, devant l'image d'une générosité aussi dépouillée de fioritures, les paveurs me rendirent l'allégresse: mi-sol-do, mi-sol-do.

La galère

C'était en 1945. Les rafales qui soufflaient des plages de débarquement, glaçant les ruines de la petite ville et transformant la poussière en boue profonde, n'avaient que l'avantage de nous faire rencontrer moins de rats obèses, soucieux d'épargner les outrages de la pluie à leur interminable queue rose-bonbon. Tricheurs dans l'âme, ils dévoreraient, outre les huit mille morts de la statistique officielle, tous les morts non déclarés sous le gigantesque pierrier.

Le regard sévère et lointain, la grand-mère se tenait sur la place, hiératique, enveloppée d'un chiffon noir indéterminé qu'elle serrait contre elle, offrant décemment une barrière illusoire à l'hiver. A côté d'elle, piteuse dans le froid, sa petite-fille que le vent trahit: elle était nue sous sa robe de toile déjà mouillée. Elles attendaient la sortie du lycée afin d'y inscrire la petite pour sa première classe. Je dus ruser pour les persuader de monter dans ma chambre et j'évitai toute question. Les yeux sévères inspectaient avec une visible méfiance cette étrangère beaucoup trop jeune, aux gestes trop méridionaux, au parler plus français que normand. La vieille femme se tenait raide au bord de mon divan et jetait aussi des regards critiques sur les meubles dont j'étais fière, pour les avoir fabriqués un à un dans la cour de la maison.

La situation tournait au mélodrame, car il fallait à tout prix trouver de quoi vêtir l'enfant, tandis que mes hôtes sirotaient leurs boissons chaudes sans un mot. Je n'avais plus que 10 minutes pour inventer une culotte d'enfant avec les moyens du bord! En m'affairant j'échappai quelque peu au regard condamneur. J'ou-

vriss mon unique armoire et ma souris grise non apprise, Caroline chérie, dont la vertu suprême était de ne point être un rat, tournait autour d'une assiette de provisions comme pour demander permission de déguster. Elle me jeta un petit œil malin qui me réconforta.

Dix minutes plus tard la grand-mère repartait, emmenant l'enfant pourvue d'une culotte et de vêtements de laine. Elle avait à peine desserré les lèvres pour esquisser un merci. Nous avions terminé notre pièce des trois femmes muettes. La vieille femme fonçait dehors comme une galère Viking de ses ancêtres, fière et déterminée au front de la tempête. Et l'enfant morne suivait dans son sillage, comme un petit dauphin qui ne savait plus jouer mais qui savait que ses parents gisaient là sous les pierres.

Les ruines sont une école rapide: il était aisé de deviner que cette grand-mère n'était pas pire qu'une autre, au contraire; elle était en outre intelligente. Elle savait que la cruauté d'un hiver, la faim, les sous-vêtements imaginaires de sa petite-fille n'étaient rien en comparaison de son obsession: il fallait inscrire à tout prix l'enfant au lycée, assurer une instruction, un avenir pour elle qui n'avait pas tout perdu puisqu'elle était au matin de la vie. La vieille ne pourrait mourir tranquille qu'à cette condition, elle qui ne possédait certainement même plus ses photographies de famille. Elle me méprisait profondément d'attacher de l'importance à des détails matériels. Et puis il y avait cette extrême pudeur de sentiments normande que l'on détecte très vite si l'on connaît celle des Anglais... Tout était clair.



Mais cette nuit-là il était impossible de dormir. Je restais aussi tranquille que possible de peur de réveiller mon chiot minuscule qui, à cause du froid, avait le droit de dormir en boule à mes pieds. Vers une heure du matin, je sentis quelque chose bouger là-bas au bout, puis avancer lentement en rampant tout doucement le long de mon corps. Je ne remuai pas d'un millimètre. Qu'allait-il faire? Il y avait une ligne droite, une intention timide et persévérante. Enfin la petite boule maladroite et chaude s'installa sur mon épaule et lécha une à une, avec une patience incroyable, les larmes qui coulaient sans bruit sur mes joues. Qui lui avait dit? Qui?

La pomme

Chaque fois qu'Andrée tentait de se rappeler les couleurs de la pomme ou son parfum, elle n'y parvenait pas malgré de grands efforts. Cette pomme mystérieuse, elle l'avait choisie entre toutes à la cave, sous une mauvaise lumière mais sans la moindre hésitation. C'était tout autre chose que la plus belle pomme de l'Exposition nationale. C'était, au creux de sa main, le Paradis sans serpent, couleur de joie et frais comme le premier jour du monde.

Voici ce qui c'était passé:

Un vieillard de plus était victime d'un de ces automobilistes meurtriers, mués pieusement en étourneaux légaux devant les tribunaux, et qui conduisent leurs véhicules impunément jusqu'à leur deuxième ou troisième haut-fait, pourvus qu'ils sont d'une assurance responsabilité civile en lieu et place de conscience.

Son diplôme d'infirmière tout neuf en poche, Andrée, le soir de l'accident, au lieu de passer joyeusement le tunnel du Simplon, s'était engouffrée dans le long corridor sombre de la clinique de ses études, pour y veiller son propre père. Et du coup cette maison qu'elle aimait se mua pour elle en un tunnel infini, où les jours et les minutes même prenaient forme éternelle, se confondant dans une torpeur grandissante. Le pire était, à certains moments, de ne plus rien sentir dans son âme, d'accomplir en robot les mille gestes consciencieux du métier d'infirmière, quand les douleurs causées par le manque de sommeil lui permettaient tout juste de garder sa maîtrise apparente.

Les médecins s'affairaient autour du cas sérieux, très sérieux, avec le plus grand soin; il n'y a pas de détails en médecine. Tous ils connaissaient Andrée et, soucieux d'atténuer pour elle la violence du deuil probable, trois d'entre eux lui avaient déjà gentiment tapé sur l'épaule, la prévenant avec délicatesse de la cause et de la façon dont mourrait vraisemblablement son père. Elle ne s'était nullement choquée du fait que les trois styles de mort prévue étaient différents, ayant assez de notions médicales pour s'attendre à des catastrophes diverses dans un cas pareil. Mais cette proximité de la mort la serrait à la gorge, surtout quand le patient respirait tour à tour comme une forge et plus du tout pendant quelques secondes (cela porte un nom pédant qu'elle avait oublié). Elle était incapable d'adresser à Dieu de belles phrases et ses prières étaient des cris de détresse parfois retenus avec une sorte de gêne d'ennuyer le Seigneur par des répétitions, alors qu'elle savait qu'Il n'était pas sourd et que d'autre part Il était fort occupé. Pendant les instants les plus angoissés, elle

s'efforçait de fixer son attention sur une chose plaisante; c'est ainsi qu'elle devint habile à projeter, à l'aide de la lampe de chevet, des ombres portées sur le mur clair: elle tortillait ses doigts jusqu'à ce que surgissent une oie brinquebalante, un canard orateur, ou une chèvre remuant les oreilles et pétillante de vie, avec son petit œil en trou de lumière.

On était au dix-neuvième jour de coma. Depuis quarante-huit heures, en tenant la main du patient et en la caressant tout doucement, elle avait tressailli par instant, croyant sentir une réponse infime, millimétrique, à ses doigts interrogateurs; de tout petits mouvements, comme l'ébauche d'un langage. C'est alors que commença pour elle cet apprentissage extraordinaire de la communication avec un être souffrant trop pour parler, cette relation indescriptible dans les manuels ou les cours. Elle laissait instinctivement ses doigts s'exprimer à leur manière, sans raisonner. Et maintenant, après plusieurs heures d'écoute sous une tension extrême, elle était sûre, oui sûre qu'il y avait réponse. La porte s'ouvrit brusquement sur le quatrième médecin de la maison, le seul à n'avoir point encore fait de petit discours préparatoire. Il lui était particulièrement sympathique, avec sa bonne grâce au sein du surmenage, ses lunettes de travers et une mèche de cheveux rous-sâtres qui allait toujours où elle voulait malgré lui. A l'examen rapide du cas qu'il connaissait à fond succéda cette phrase: « Ma pauvre petite, vous êtes à bout, mais il vous faudra encore une belle dose de courage; le

taux d'urée... » Il se pencha vers elle et furtivement lui baisa la main avant de disparaître. Non, devant cette quatrième salve funèbre, elle n'avait pas osé lui dire les réponses millimétriques des doigts. Andrée referma la porte et fut étonnée de s'entendre éclater de rire: les nuances doctes du ton, les cheveux roux, le baise-main avaient évoqué l'espace de deux secondes l'image du Docteur Diafoirus, admirablement interprété au théâtre l'hiver dernier sous une perruque éclatante. Le quatrième médecin était à cent mille lieues de Diafoirus, mais Andrée avait un irrésistible besoin de rire pour la première fois depuis 20 jours. Elle ne pouvait plus tuer son espoir secret et fou de voir la vie revenir.

Cette nuit-là, elle ne sentit aucune fatigue. Elle savait que son père, toute sa vie, avait passionnément aimé les gens, les trésors de l'art et de la nature. Au petit matin, elle courut jusqu'à la cave de ses parents et en rapporta la pomme. Elle la déposa sur le lit. En la lui montrant, elle l'appela lentement, comme on s'appelle en montagne au loin, en espaçant ses mots. Elle répétait l'appel devant le gisant au regard vague. Tout à coup les lèvres du patient remuèrent légèrement, les deux mains se déplacèrent lentement et vinrent saisir le fruit. A peine Andrée s'était-elle ressaisie que les deux pouces, encore tout faibles, s'appliquaient symétriquement des deux côtés de la tige, cherchant à tout prix à partager la pomme. Avant d'accepter ce cadeau, Andrée se détourna vers la fenêtre. Elle vit que le soleil s'était levé.

